

Ciné-Bulles

Compte rendu

Frédéric Bouchard

Rayonnement international du cinéma québécois
Volume 32, numéro 3, été 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72201ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN

0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bouchard, F. (2014). Compte rendu. *Ciné-Bulles*, 32, (3), 52-52.



Yves Saint-Laurent

de Jalil Lespert

L'homme qui murmurait à l'oreille de son amant

FRÉDÉRIC BOUCHARD

Paris, 1957. Yves Saint-Laurent (Pierre Niney), jeune protégé de Christian Dior, devient responsable de la prestigieuse société après le décès du célèbre créateur. Usant de son talent, il crée un premier défilé couronné de succès. Mais surtout, il rencontre Pierre Bergé (Guillaume Gallienne), homme prolifique du milieu financier. Ils seront amants, puis partenaires de vie et d'affaires. Ensemble, ils fondent la maison Yves Saint-Laurent où le jeune designer se révèle au monde comme un esprit révolutionnaire de la mode. Parallèlement à ce triomphe professionnel, l'homme connaît une douloureuse période où déchirements et obsessions assombrissent sa vie personnelle et transforment son travail.

S'intéressant à la période de 1957 à 1976, le deuxième long métrage de Jalil Lespert (**Des vents contraires**) évite les pièges du biopic en demeurant fidèle aux faits (le tout aurait été approuvé par Pierre Bergé lui-même) tout en proposant néanmoins une vision relativement personnelle du sujet, réussissant ainsi un juste amalgame entre les deux. C'est dans la subtilité que le cinéaste développe cette signature. De facture lisse,

les images sont très léchées et se contemplent tel un véritable défilé de mode, témoignant du caractère superficiel de l'univers du prêt-à-porter et de la haute couture. Lespert va même jusqu'à pousser l'effet en rendant sa caméra de plus en plus vivante, son montage de plus en plus nerveux et ses images de plus en plus colorées au fur et à mesure que le récit traverse les époques et que le film plonge dans les tourments de son protagoniste. Le Paris de 1965 prend ainsi la forme d'un vidéoclip faisant contrepoids à la première partie du film, plus classique. C'est aussi à partir de ce tournant que Lespert prend quelques risques en intégrant, anachroniquement, la musique de Patrick Watson au milieu de morceaux de The Chambers Brothers et de Bossmen, montrant qu'il cherche à ancrer la romance des deux hommes dans une certaine contemporanéité.

C'est derrière cet artifice que se trame une véritable histoire d'amour passionnelle, principal enjeu du film de Lespert. Dès les premières minutes, la parole est donnée à Bergé qui s'adresse à la fois à son partenaire disparu et au spectateur. Ce dernier est mis alors dans une position de témoin. Les quelques confidences partagées par l'homme d'affaires révèlent une pudeur et une intimité qui s'effacent malheureusement au fil du récit. En effet, Lespert abandonne cette astuce pour laisser place à un

Bergé simple commentateur de la chronologie des événements. En revanche, ce choix d'épouser la vision de l'être aimé permet un regard plus nuancé sur le célèbre couturier. Même si, sans grande surprise, c'est Bergé qui est dépeint comme le vrai saint, Yves, lui, est vu sous ses différentes coutures. Acclamé, respecté, passionné, mais aussi cruel, déchiré et instable, il est montré comme un être inexorablement torturé, mais terriblement amoureux. Que ce soit auprès de Victoire (Charlotte Le Bon), sa muse et amie, pour qui il fait preuve d'une terrible méchanceté, ou aux côtés de Pierre, « l'homme de sa vie », mais auquel il ne peut demeurer fidèle.

Même s'il s'achève sur une note d'espoir, célébrant une ultime fois le couturier sous une pluie d'applaudissements et de cris approbateurs, **Yves Saint-Laurent** est un film d'une incroyable mélancolie. Le dernier plan, qui montre la solitude d'un Pierre Bergé hallucinant la présence de son défunt compagnon, témoigne du vide laissé par cet être d'exception. À ce titre, le film ne cherche pas à se souvenir d'Yves Saint-Laurent pour ses célèbres robes Mondrian ou encore ses nombreuses collections. Il veut se rappeler l'homme, d'abord et avant tout. C'est d'ailleurs là le plus sincère hommage que Lespert pouvait rendre à son sujet, dans l'humilité de ce portrait honnête et sensible d'un être humain passionné et imparfait. (Sortie prévue: 15 août 2014) 



France / 2014 / 101 min

RÉAL. Jalil Lespert **SCÉN.** Jacques Fieschi, Jérémie Guez, Marie-Pierre Huster et Jalil Lespert **IMAGE** Thomas Hardmeier **MUS.** Ibrahim Maalouf **MONT.** Monica Coleman **PROD.** Wassim Béji et Yannick Bolloré **INT.** Pierre Niney, Guillaume Gallienne, Charlotte Le Bon **DIST.** Les Films Séville